
Les Tsiganes, une minorité écartelée

Alain Reyniers

Qui saura jamais combien de Tsiganes ont été abattus, torturés, violés, spoliés de leurs biens, obligés de fuir loin de leurs contrées depuis l'éclatement de l'ancienne République fédérale de Yougoslavie? Broyés par un conflit qu'ils n'acceptent pas, les Roms n'en paraissent guère les victimes. Quelques informations contradictoires, difficilement vérifiables font bien état d'exactions à leur égard. La plupart passent leur nom sous silence. Leur souffrance est musulmane, serbe ou croate.

A la veille du conflit, le nombre des Tsiganes est proche du million de personnes: 600_000 en Serbie (dont plus de 120_000 au Kosovo), entre 100_000 et 400_000 en Macédoine, 80_000 en Bosnie-Herzégovine, 40_000 en Croatie, 10_000 en Slovénie¹⁸. Contrairement à l'image qui représente les Tsiganes comme d'éternels errants, ceux-ci sont profondément enracinés dans les pays. Il y a bien quelques nomades, principalement en Bosnie, mais la plupart ont un mode de vie sédentaire. Leur présence remonte avec certitude au début du XIV^{ème} siècle. Arrivés par vagues successives du nord-ouest de l'Inde, les Tsiganes pénètrent dans l'Empire byzantin dès le

XI^{ème} siècle. Ils sont régulièrement signalés à Constantinople à partir de 1050. Des maréchaux-ferrants et des bourreliers tsiganes sont signalés en Serbie en 1348. D'autres sont présents à Dubrovnik en 1362. L'invasion de l'Europe orientale par les Turcs contribue à l'accroissement de leur nombre dans la région, notamment aux confins militarisés des Etats chrétiens et de l'Empire ottoman.

Longtemps, les Tsiganes servent d'auxiliaires aux armées qui s'affrontent. Peu à peu, ils sont soumis à diverses politiques de rejet ou d'assimilation du côté chrétien.

Leur sort est quelque peu plus favorable chez les Turcs. Au XVI^{ème} siècle, les Tsiganes de Bosnie qui travaillent dans les mines de fer comme mineurs ou forgerons sont entièrement exemptés d'impôts par le Sultan Sélim II. D'autres Tsiganes se fixent comme artisans ou agriculteurs. Certains maintiennent une activité ambulante. Ces siècles d'insertion durable connaissent aussi divers mouvements de population. Des Tsiganes cherchant à échapper à l'esclavage qui les touche en Valachie et en Moldavie s'installent dans le Banat. Au XVIII^{ème} siècle, des Roms bosniaques dits "blancs" (Beli Cigani) pénètrent en Serbie. Un siècle plus tard, il n'est pas rare de rencontrer des Tsiganes montreurs d'animaux savants, originaires de Bosnie, sur les routes d'Europe occidentale. Cette situation historique particulière et tous ces mouvements ont contribué à façonner une population tsigane hétérogène. La diversité est grande entre les itinérants et les autres, entre ceux qui jouissent d'un statut social élevé et ceux qui ne parviennent pas facilement à joindre les deux bouts. Plus de vingt dialectes ont été comptés, mais tous n'ont pas fait l'objet d'une étude détaillée et leur inventaire n'est pas terminé. En outre, des Tsiganes ne parlent que le roumain, le serbe ou le croate. Sur le plan religieux, les Tsiganes sont orthodoxes en Serbie et en Croatie, musulmans en Bosnie, en Macédoine, au Monténégro et au Kosovo, catholiques ou protestants en Voïvodine et en Slovénie.

La folie meurtrière des nazis et de leurs alliés n'épargna pas les Tsiganes de Yougoslavie. En Croatie, les oustachis se livrèrent à des massacres abominables. Un grand nombre de familles furent déportées dans le camp de Jasenovac, près de Zagreb: 28 000 Tsiganes y périrent. Leur sort ne fut guère plus enviable dans la zone de Serbie placée sous autorité allemande. 24 000 enfants tsiganes furent assassinés dans le

camp de Zemun, non loin de Belgrade. D'autres exactions furent commises au Kosovo par les Albanais favorables à l'Axe. En Bosnie aussi des massacres furent perpétrés. A Rajvina, par exemple, toute la population du village fut égorgée par des tchetniks. Mais dans l'ensemble, les Tsiganes de cette région souffriront moins que ceux du nord de la Yougoslavie. Les zones montagneuses de la Bosnie serviront souvent de refuge aux Tsiganes persécutés dans les régions voisines. Plusieurs d'entre eux y rejoindront les groupes de partisans et combattront à leur côté.

Après la guerre, le destin des Roms yougoslaves va être marqué par la persistance de difficultés économiques qui poussent à la migration et par le développement d'une conscience ethnique forte. Sous l'action des communistes, un effort de scolarisation important est entrepris. En quarante ans, le nombre des universitaires qui affichent leur origine tsigane va décupler. Mais globalement, les résultats sont décevants: seul un Tsigane sur trois va dépasser le seuil de l'enseignement primaire. L'illettrisme reste aujourd'hui encore le lot d'un grand nombre. La prolétarianisation des Tsiganes devait entraîner la disparition des traits de leur existence perçus comme archaïques. Mais ici non plus, le régime ne parvient pas à limiter les écarts entre la population tsigane et la population yougoslave dans son ensemble. En 1989, 58_% des Tsiganes actifs sont des travailleurs non qualifiés. Un grand nombre est occupé dans l'industrie. Beaucoup d'autres occupent un emploi d'ouvrier municipal. Mais là encore, il s'agit d'un travail délaissé par la majorité de la population: balayeur de rue, éboueur, fossoyeur... Nombre de femmes tsiganes trouvent un emploi de travailleur domestique (femme de ménage) mais, la plupart du temps, celui-ci n'est pas déclaré et ne donne pas droit aux prestations sociales. Le taux de chômage s'accroît au cours des ans pour atteindre un niveau record à partir de 1988 (quand 60 à 80_% de la population tsigane active est atteinte par ce fléau). Habitat et conditions sanitaires se dégradent pour un grand nombre de familles.

Dans ce contexte, la perspective d'une nouvelle migration est tentante. Dès 1960, des Roms originaires des régions pauvres de Yougoslavie tentent leur chance en Occident. Plusieurs répondent à une demande de main d'œuvre non qualifiée par les entreprises allemandes, françaises ou

autrichiennes. D'autres font valoir leurs connaissances techniques spécifiques (notamment pour les travaux de toiture en zinc). A partir de 1965, les formalités d'expatriation sont assouplies. D'abord envisagée à titre temporaire, la perspective migratoire qui s'avère payante pousse nombre de familles à s'insérer davantage dans le pays d'accueil. Pourtant, les ponts sont rarement coupés avec la mère patrie. L'argent est souvent investi dans la construction d'une maison au village, dans le quartier d'où l'on est originaire. Cet étalage de richesses pousse d'autres vagues migratoires vers l'Occident, notamment des nomades bosniaques musulmans qui y vivront d'expédients, faute de nouvelles possibilités d'insertion.

Les Tsiganes et le conflit actuel

Beaucoup de Roms préfèrent passer pour serbes, macédoniens, hongrois, roumains, albanais ou musulmans, selon la région où ils vivent. Pourtant, c'est en Yougoslavie que s'affirme l'identité tsigane avec le plus de vigueur. Cette action est soutenue par des associations comme "Phralipe" (Fraternité) à Skopje et par des intellectuels tsiganes réputés comme le poète Slobodan Berberski. La conscience nationale tsigane s'éveille en 1971, à l'occasion du recensement de la population. Dès 1976, les Roms cherchent à se faire reconnaître comme minorité nationale au niveau de la Fédération yougoslave. Le statut intermédiaire de minorité ethnique leur est accordé en 1981. La langue tsigane est introduite dans les écoles de l'Etat, à partir de 1983. Une dizaine d'écoles primaires utiliseront cette langue comme langue d'enseignement pour les quatre premières années scolaires. Des journaux d'information tsiganes se développent. La station radio de Pristina (Kosovo), animée par des Roms, produit une émission hebdomadaire de télévision en langue tsigane. Une autre station émet à Tetovo, en Macédoine. En 1985, la Bosnie octroie le statut de minorité nationale qui donne de nouvelles possibilités d'expression aux Tsiganes de cette république. La Macédoine suivra sept ans plus tard. Mais la guerre va enrayer ce processus dans les autres républiques, à l'exception de la Slovénie.

Les premiers signes tangibles d'une stigmatisation précise des Tsiganes dans le cadre des luttes interethniques actuelles apparaissent dès le milieu des années quatre vingt. En 1986, des incidents opposent Musulmans et Tsiganes musulmans du village bosniaque de Nova Ksasabra: l'inhumation des Tsiganes dans le cimetière local est refusée. A la même époque, des textes souhaitant la mort des Juifs et des Tsiganes circulent à Belgrade. En 1987, plusieurs milliers de Roms macédoniens cherchent à fuir l'instabilité yougoslave et demande l'asile politique à l'Allemagne. L'année suivante, 3 000 Roms sont contraints de fuir le Kosovo sous la pression de nationalistes albanais. Ils s'installent à Belgrade dans des conditions misérables, mais parce que musulmans, ils encourrent l'opprobre des nationalistes serbes.

Divers témoignages font état des difficultés que rencontrent, par ailleurs, les Tsiganes musulmans dans l'exercice de leurs professions en Serbie. En 1990, à l'occasion des élections législatives, plusieurs Tsiganes se voient interdire le chemin des urnes en Slovénie. A Hydej, en Bosnie, les habitants refusent de voter dans les bureaux de vote où se rendent les Tsiganes. Pour avoir publiquement vilipendé la politique nationaliste du président Milosevic sur les ondes de Radio Belgrade, l'écrivain Rajko Djuric est contraint à l'exil en Allemagne.

Dès l'ouverture des hostilités, les Tsiganes sont pris dans la tourmente. Aucun rapport circonstancié, aucun reportage ne permet de se faire une idée précise de ce qu'ils endurent. Les témoignages qui filtrent indiquent toutefois que leur sort est particulièrement dur. Leur identité ethnique est niée et ils sont sommés de se battre comme serbes, croates ou bosniaques. Ils seraient fréquemment affectés aux missions les plus dangereuses. L'armée de la nouvelle république serbo-yougoslave en aurait enrôlé des milliers et se serait rendue coupable d'exactions diverses contre les réfractaires au service militaire. Dans la Baranja, onze Tsiganes du village de Torjanol ont été massacrés en novembre 1991. Serbes et Croates se sont rejetés la responsabilité de l'événement. A Bijoljina, en Bosnie, des Tsiganes ont été assassinés par des miliciens serbes. Des exactions diverses visant spécifiquement des Tsiganes ont été signalées à Mostar, à Banja Luka, à Zvornik, à Tuzla, à Visegrad, à Gojance, à Popvaca, à Ustipace, à Travnik et à Srebrenica. Mais, comme il y avait,

avant guerre, des Roms dans la majorité des localités de Bosnie, il est à craindre que le nombre des victimes d'origine tsigane soit important. Beaucoup de Tsiganes ont, en tout cas, été obligés de fuir les zones convoitées et conquises par les Croates et surtout par les Serbes. Plusieurs ont pu trouver refuge à l'étranger. Mais tous n'ont pas cette chance. En vertu d'un accord signé le 22 juillet 1992 par les gouvernements croate et bosniaque, plusieurs hommes en âge de porter les armes ont été renvoyés vers la Bosnie. Un grand nombre a rejoint la cohorte locale des réfugiés. Beaucoup, parmi ceux qui ont perdu leur pièce d'identité, hésitent sur la nationalité à déclarer. Tous vivent un drame analogue à celui des autres populations victimes du conflit. L'heure d'un bilan objectif du nombre de victimes tsiganes viendra tôt ou tard. Quoi qu'il en soit, le gâchis est énorme. Les Tsiganes avaient tout à gagner d'une république multiethnique prête à les reconnaître. Comment, meurtris dans leur chair et leur identité, pourront-ils encore vivre à côté de ceux qui se sont servis d'eux pour une cause à laquelle ils ne pouvaient souscrire ?

Alain Reyniers est ethnologue et directeur de la revue *Etudes tsiganes*.

Süleyman SATKO, *gravure (1992)*